



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 27 | 15.07.2018

La Récompense

Une nouvelle inédite
de Slobodan Despot

Le «Gorki des Balkans»
par Pascal Vandenberghe

Gaz-Trump Inc.
par Fernand Le Pic

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Avec ce Drone 27, nous entamons comme l'an dernier notre série d'été dans un format un peu allégé et graphiquement simplifié. Les principales rubriques sont maintenues, mais les contenus adaptés à la saison. La Main Courante, notamment, ralentit un peu sa cadence. Nous considérons en effet qu'une mise en sourdine du télégraphe de l'actualité ne peut que contribuer à la détente nécessaire en ces plus belles semaines de l'année.

Pour ma part, je poursuis la série des nouvelles sur le Nouvel Age entamée l'été dernier avec un récit qu'on pourra lire comme un conte fantastique... ou un témoignage de la vraie vie.

Belles lectures! Bel été!

SLOBODAN DESPOT

PHOTOBIOGRAPHIE

Le gardien. Monastère de Jazak, Serbie, 4 juillet 2018.

Un couvent baroque impeccablement repeint, ceinturant jalousement son église. Des pelouses méticuleusement taillées, avec des massifs de fleurs judicieusement répartis. Un ordre et un silence qui vous feraient changer l'orthographe du lieu en «monastère». Soudain, les silhouettes noires s'égaillent sur le parvis et se rassemblent autour de «Nounours», leur terrifiant cerbère qui se roule à leurs pieds comme un agneau. Et l'on reçoit alors en pleine figure cette joie rentrée, enfantine, que les moniales dissimulent derrière leurs silhouettes sévères! (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

La Récompense

Un conte du Nouvel Age

Elle ne lui avait rien fait, cette bonne femme. Rien de visible, rien de concret. Rien. Elle l'avait pourtant ressuscité des morts, il en était persuadé. Et il lui vouait une gratitude sans bornes. Comment ne pas être reconnaissant à la main qui vous a retenu au bord du gouffre? Mais à présent, elle l'embarrassait. Elle l'exaspérait et le taraudait comme une mauvaise conscience.

L'intensité des ténèbres s'oublie bien vite quand on est sorti du cachot. Sur le moment, elle avait été son espoir inespéré, une criarde guirlande de fête foraine, mais la seule lumière qui soit apparue depuis des mois. Et juste au moment où il allait sombrer...

Toute cette affaire était honteuse, grotesque, foutraque. Comment avait-il pu, lui, sombrer dans la dépression? Et d'abord, qu'est-ce que c'est? Tout le monde se croit dépressif à ses heures. Tout le monde parle de *burn-out*, de *trop-plein*, de *blues* ou je ne sais quel *weltschmerz* mystico-gazeux. Tout le monde anoblit ses vagues à l'âme en les confondant avec le mal des artistes et des stars. Il était bien placé pour le savoir. Payé, même. Sans compter les psychiatres qu'il payait justement pour dissiper ce genre d'alibis. Chez les autres.

Cela l'avait pourtant rattrapé comme les autres. *Dépression*. Il faut y avoir trempé pour comprendre l'euphémisme grossier que cache ce mot! Autant assimiler un gouffre sans fond à une «anfractuosité», une falaise à une «déclivité du terrain». Une fois le trou noir dûment diagnostiqué et les mécanismes du congé maladie mis en place, il avait lu sur le sujet tout ce qu'il pouvait trouver, ou plutôt tout ce que la buée paralysante dans sa tête lui permettait de lire. Certains s'y glissent imperceptiblement, à petits coups d'échecs et de solitudes, comme dans un linceul de soie. D'autres y plongent d'un seul coup, comme dans une piscine. Pourquoi eux et pas d'autres? Le diable seul le sait. En tout cas pas l'armée de «chercheurs» et d'experts qui ne font que se fabriquer des titres et encaisser des droits d'auteur sur cette loterie démoniaque. Il avait fini même par penser à une farce du Malin, mais il avait réussi à chasser cette idiotie-là, au moins, de son esprit.

Seul Vittorio Gassman, le sublime Gassman, un de ses acteurs préférés, l'avait attrapé de manière plus abrupte. Un matin comme les autres, comme il avait entrepris de se raser, il s'était regardé dans son miroir... et il n'y avait plus vu que le souvenir d'un visage, son double en ectoplasme de la douleur d'être. Son rasoir s'était arrêté à la frontière de la santé d'esprit et de la folie. Celui de Van Gogh avait glissé un poil plus loin...

Lui, cela lui avait pris un peu plus de temps. Un après-midi, tout au plus. Il était revenu de déjeuner dans son bureau. Il faisait beau, par surcroît, et son agenda se trouvait inhabituellement déchargé. Il avait déjà perçu quelque chose sur le chemin du retour, depuis le restaurant. Comme, soudain, une légère urtication dans les rayons mêmes du soleil de printemps. Comme, bizarrement, un besoin incongru de compter ses pas. Le chardonnay avait mal passé. Le lendemain, il prendrait un verre de rouge plutôt que ce blanc qui irrite. Mais le rouge assouplit. Plutôt une bière...

Cela avait été sa dernière pensée d'homme sain. C'est pourquoi il se le rappelait si bien, son dilemme du rouge et de la bière. La pensée suivante, déjà, lui paraissait brouillée. N'ayant pas de rendez-vous dans l'immédiat, il avait décidé de boucler quelques dossiers. Il n'avait pas réussi à se concentrer suffisamment. Des décisions routinières lui apparaissaient d'une complexité sidérante. Qui suis-je pour juger des capacités d'Eveline Ramirez, se demandait-il en fixant d'un regard vide la vignette photo de la contrôleuse de rang inférieur qui — justement — brillait par son absentéisme et ses bourdes. Soudain il se représenta cette femme qu'il connaissait à peine s'effondrant dans son bureau, annonçant la nouvelle à ses enfants, à son alcoolique (certainement) de mari... La détresse imaginée de cette femme se transforma aussitôt en un fardeau réel sur ses épaules. Il eut envie de pleurer.

Il referma le logiciel HRWizard qui recensait tout le personnel de sa vaste administration et ouvrit son courrier. Il n'eut même pas la force de survoler les messages professionnels. Dans un dossier dédié, deux semaines de newsletters attendaient lecture. Pourquoi les lire? Que vais-je apprendre que je ne sache déjà, tourné en mots plus savants? Il mit l'ordinateur en veille, aligna des classeurs, se fit un café en attendant la réunion de quinze heures. Il percevait une étrange fibrillation dans ses cuisses et ses mollets, comme quand, dans son enfance, il appréhendait un examen effrayant ou la visite chez le dentiste.

Cette dernière réunion, il ne s'en souvenait déjà plus. C'étaient ses

proches collaborateurs qui l'avaient réinjectée dans son esprit. Ses réponses lunaires, ses réactions de mufle. Ses «pourquoi» et ses «pourquoi pas» saupoudrés au petit bonheur, d'une voix pâteuse. Comment était-il rentré chez lui?

Ceux qui en reviennent parlent tous du «tunnel». Il l'avait remarqué dans ses lectures et cela l'avait frappé. Les morts cliniques ramenés à la vie utilisent le même mot. Sauf qu'eux, au bout de leur tube, voient une grande lumière. Le pipe-line d'ici-bas est bien moins lumineux que celui de l'au-delà. A vous donner envie de vous tuer, juste histoire de voir le jour.

L'envie lui était venue, d'ailleurs. A lui, la locomotive de la famille, le motivateur, l'homme le plus positif du monde. Il avait été tellement surpris de se découvrir cette tentation-là qu'il en était resté stupéfait. C'était peut-être cette surprise qui l'avait sauvé.



Au lendemain de ce qu'il appelait son «émersion», du jour où il avait fait surface, il avait commencé par rouvrir son laptop éteint depuis des semaines, et à noter ses réflexions en toute hâte, sans aucun souci des répétitions ni des fautes de frappe. La mémoire lui faisait encore souvent défaut. Il harcela Jade pour qu'elle lui rappelle certains détails. Sa voix était insistante, mais sans cet accent de panique qu'elle avait encore quelques jours plus tôt, quand chaque détail oublié le bouleversait comme une perte irrémédiable. Au plus profond de la crise, il avait eu l'impression que son être même s'effaçait à la même cadence que ses souvenirs, qu'il ne resterait bientôt plus rien de lui, jusque dans la masse pondérale de son corps.

Il lui en était resté un épisode, au moins, qu'il n'était pas près d'oublier. Il l'avait vécu tout au fond de sa plongée, dans sa «fosse des Mariannes». Il gisait face contre terre sur un lit de massage, dans un centre de fitness chic — luminothérapie et musique relaxante — où une cousine familière des passages à vide l'avait envoyé se faire «revigoré». Il fixait le sol en lamelles grises à travers la lucarne aménagée dans le lit pendant que le masseur s'affairait sur son dos. Il n'avait plus la force de demander qu'on coupe cette musique de sphères désertes qu'on fait passer pour relaxante simplement parce qu'elle est abstraite et désincarnée. Dans sa tête, à présent, elle sonnait comme l'hymne d'un purgatoire sans fin. Il eut le sentiment que son visage était rivé

à demeure à ce trou du lit et que les mains du masseur n'étaient là que pour l'empêcher de se lever, comme pour le contraindre coûte que coûte à observer un film projeté pour lui seul. Il observa donc. Sur le sol de ce cabinet aseptisé, il vit défiler tous ceux qu'il aimait, de près ou de loin: femme, enfants, mère, frère... Il les voyait tous absorbés dans leurs occupations et il essayait de se signaler à eux, de les aider, de se trouver une place. Mais personne ne lui répondait, parce que personne ne le remarquait. Il n'était plus qu'un fantôme en lévitation, sans autre densité que celle de sa solitude. Entre ce lit en inox et la nébuleuse d'Andromède, il n'y avait rien d'autre que des particules de solitude séparées par des océans de vide. Et sa conscience pour les mesurer.

Il avait été plus stupéfait encore par sa désincarnation que le héros de la *Métamorphose* de Kafka de se découvrir transformé en cafard. La surprise était telle qu'elle lui inspira un ultime sursaut. Il avait compris que si son massage arrivait à son terme (la nuque), il aurait totalement disparu — et qu'il ne lui resterait plus qu'à officialiser la chose d'une balle de son arme de tir sportif. L'insurrection qui mobilisa toutes les énergies de son être tint en une phrase languide, lâchée du bout des lèvres à l'officiant: «Je crois que ça ira pour aujourd'hui».



Il lui avait bien fallu, au début du tunnel, voir un psychiatre. Pas l'un de ceux de son service, à qui il était professionnellement lié. Sa femme lui avait déniché la star des astres éteints, le Dr Trumeau, grand spécialiste des états dépressifs. Il n'avait vu qu'un personnage maussade, à l'haleine fétide et à la barbe mal soignée. Il se considérait encore victime d'un simple burn-out et ne voyait pas la nécessité de... Trumeau, lui, le dévisageait d'un air aussi préoccupé que s'il était arrivé avec une corde de chanvre en guise de cravate. Il lui parla d'anxiolytiques «pour défricher le terrain». Il les refusa. Il se contenta d'empocher le certificat de maladie et décida d'arrêter ce cirque. Quelques jours de repos à la montagne, et tout irait mieux.

Il alla à la montagne, mais ne put marcher. Ni manger. Il resta sur le balcon de sa chambre, irrité par le soleil quand il faisait clair, accablé le reste du temps par le couvercle de plomb qui verrouillait la vallée. La pluie, dans les culs-de-sac des Alpes, ressemble à un tissu conjonctif entre la terre et le ciel. Elle ne laisse aucune place pour vivre et respirer. Après trois jours de rincées, il rentra chez lui et s'installa au salon. Ce

qui lui restait de ces semaines de prostration, c'étaient les motifs gris-verts de son plaid irlandais tranchant avec le rouge uni des pantoufles qui en dépassaient.

Il essaya tout d'abord de comprendre le pourquoi. L'effort de reconstituer son naufrage fit remonter des conversations qui n'avaient été, sur le coup, que des suites de mots pratiquement inintelligibles. A présent, il n'avait pas à chercher loin. La bonne femme, Emilie Ekath, lui avait tout expliqué après la première tasse de tisane qu'elle avait bue avec lui. Trop organisé! «Tu peux pas tout contrôler», lui avait-elle dit de sa voix un peu vulgaire, un peu traînante lorsqu'il lui eut donné quelques éléments de sa vie antérieure. Quand lui avait-il permis de le tutoyer? Sa familiarité ne l'avait même pas choqué alors. On ne donne pas du «vous» à un déchet. Mais il n'avait pas embrayé. Il s'était contenté d'écouter et d'attendre.

Non, il ne pouvait pas tout contrôler, et pourtant ç'avait été, au fond, sa seule vocation. Premier de lignée. Premier de classe. Premier de cordée. Premier aux 1500 mètres. On n'attendait pas moins de lui. Deux cursus en parallèle, administration et droit. MBA en appui. Une fois toutes les cases «études» cochées, le mariage, avec la plus courue des filles de sa bourgade natale, dont il était entiché depuis des années. Jade avait un peu résisté, au début. A la réflexion, c'est vrai qu'il devait être insupportable d'assurance et de prétention. Il ne s'était jamais demandé, avant les noces, si elle l'aimait vraiment. Elle avait librement consenti, il n'avait pas réfléchi plus loin.

(Et si elle avait, elle aussi, agi par calcul? songea-t-il tout en écrivant. Pourquoi aurais-je été le seul à vouloir tout planifier? Après tout, j'étais vraiment le bon parti.)

Il avait hésité entre le public et le privé — opté pour l'État, à cause de la tranquillité d'esprit. Sitôt son premier poste décroché, ils s'étaient construit une maison de quatre chambres. Une pour eux, une pour chacun des moutards. Il en voulait quatre, Jade deux. On fit affaire à trois. Dans les douze ans qui suivirent, il toucha au sommet du fonctionariat comme chef des ressources humaines de toute l'administration régionale. Il escalada les six 4000 mètres qu'il s'était fixés, et s'offrit à trente et trente-cinq ans l'Ararat et le Kilimandjaro. Enfin, il retapa le vieux chalet familial et racheta dans la foulée la part de son vaurien de frère.

A quarante-deux ans, il était en pleine santé, Jade entré dans la splendeur de l'âge, les enfants ne les décevaient pas et leurs vacances

balnéaires étaient réservées un an à l'avance. Il pouvait prédire avec une marge d'erreur négligeable la somme de ses revenus jusqu'à l'âge de la retraite — sauf maladie, accident ou cataclysme, bien entendu. Cumulée ainsi, la somme paraissait considérable. En même temps, les surprises étaient exclues, les bonnes comme les mauvaises. Et son magot ne représentait jamais que quatre ou cinq ans de revenu de ses camarades pourtant médiocres qui avaient fait leur trou dans la banque ou les affaires. Ce crétin de Benoît Pontabod avait même revendu sa start-up ésotérique qui n'avait jamais rapporté un centime pour douze fois ce chiffre. Cocu!

Cette pensée l'avait fréquemment visité dans les semaines précédant la chute, nota-t-il. Son rasoir à lui avait hésité, de toute évidence, à la lisière de la sécurité et de la vie. Mais il avait glissé du mauvais côté.



«Tu peux pas tout contrôler...» Cet accent pédzouille, cette voix piaillante. Que faisait-il là, bon sang? Et cette chambre couleur avocat avec ses voiles en batik, ses merles encagés, son encens à vomir et ses divinités indiennes à quatre sous... C'était Jade qui lui avait rapporté un jour le prospectus de cette sorcière. Son exfiltration des enfers avait emprunté la dernière filière à laquelle il eût pensé: les marottes New Age de son épouse, qui lui faisaient un peu honte. Ses cartes divinatoires. Ses collections de pierres semi-précieuses. Ses rebouteux, guérisseurs et autres charlatans. Et ses magnétiseuses...

Emilie Ekath était magnétiseuse. Elle osait même s'en vanter sur les petits papiers qu'elle distribuait dans les marchés. Magnétiseuse... thérapeute holistique, aussi. Avec une spécialisation dans les «fleurs de Bach».

Qu'avait-il de commun avec cette baba attardée et ses chiens? Il n'était venu la voir que par complaisance pour sa femme. Ou par affection, se consola-t-il au bout du compte. Ç'avait été son unique initiative personnelle durant les huit mois de paralysie. Sortir de son survêtement, remettre des habits de ville, allumer sa voiture, trouver sa maisonnette perdue, rester décent dans cette volière. L'expédition Kilimandjaro 2005, à côté, n'était qu'un pique-nique.

Elle avait commencé par lui servir une tisane. Tiens, c'est original, avait-il pensé. Comme elle était bouillante, elle avait profité de l'attente

pour lui soutirer son CV complet, l'air de rien. Son poste au sommet de la hiérarchie ne lui en imposait pas le moins du monde. «T'es une grosse légume, pour résumer!» Elle l'avait tutoyé d'emblée.

Sa tisane à moitié finie, elle l'avait fait s'étendre sur son divan. Puis, soudain devenue grave et recueillie jusqu'à en loucher, elle avait frotté ses paumes l'une contre l'autre avant de les déployer au-dessus de son corps. Il n'avait eu que le temps d'entrevoir ses seins débordant de son t-shirt échancré, étrangement fermes pour son âge, en violent contraste avec son visage de pomme fripée et son cou de tortue. L'instant d'après, il oubliait cette tentation sordide pour se plonger dans ses propres sensations. De tous les endroits de son corps couvert par l'ombre de ses mains — il n'y eut jamais aucun contact physique —, des ondes de chaleur jaillissaient des profondeurs et montaient vers l'épiderme. C'était si puissant, si net, qu'il ne pouvait y croire. Il ferma les yeux pour mieux le ressentir: malgré ses paupières closes, il pouvait deviner sans faute où se trouvaient les paumes de la guérisseuse. Ou s'en persuadait-il? N'était-ce pas simplement dû à la proximité des corps, de n'importe quels corps? Il fermait les yeux, les rouvrait: à chaque fois, les mains se trouvaient exactement là où son corps les sentait.

La séance dura deux minutes, pas davantage. Puis la chouette rejeta ses tresses en arrière et s'affala dans son petit fauteuil au pied du canapé. Elle resta immobile pendant quelques minutes, comme épuisée à l'extrême. A la fin, il osa demander: «Et maintenant?» Elle rouvrit des yeux ronds comme une poupée de dessin animé et lui chantonna sur un ton moqueur l'air tragique de Gilbert Bécaud: «Et maintenant... que vais-je faire-euh? Et si j'allais... me boire une bière-euh?» Puis elle se croisa les doigts sur les genoux et resta assise ainsi, sans rien dire, avec un sourire niais, pour ne pas dire idiot.

C'était tout. Il resta interloqué en songeant à cette dernière réflexion dont il se souvenait d'avant le plongeon, à la sortie de son déjeuner. Elle lui dit de revenir le lendemain. Il revint surtout par curiosité, pour vérifier son impression de chaleur. Tout se répéta comme la première fois, moins les échanges introductifs. Elle prescrit encore un dernier passage dans son solarium à dix doigts. Il se demanda combien elle facturait la séance à ses pigeons, mais il revint tout de même. Cette chaleur lui faisait du bien.

Ce fut ce jour-là que tout changea. Il avait noté la date: le 13 novembre. Le «traitement» avait été encore plus bref que d'habitude, le sourire de la vestale encore plus niais. Pourtant il sentit distinctement les énergies

recirculer dans son corps engourdi, comme des ruisseaux de printemps sous la croûte des glaciers. Cette journée était peut-être la plus sombre de tout l'automne. Il n'en avait rien à faire. En sortant de la maisonnette, il leva même la tête au ciel pour recueillir quelques gouttes de pluie sur ses paupières. Les nuages n'étaient plus de même nature. A son arrivée, leurs circonvolutions ne faisaient encore que refléter en creux l'intérieur grésillant de sa boîte crânienne. Ils lévitaient désormais, dodus et placides comme un troupeau céleste.

Avant de s'en aller, il s'était arrêté dans le hall, gauchement, l'air de se rappeler soudain un détail sans importance. La question, bien entendu, le travaillait déjà depuis son premier passage.

«Au fait... qu'est-ce que je vous dois?»

Elle l'avait dévisagé de ses petits yeux gris plissés. Puis elle avait eu un petit geste de la main comme pour dire «n'importe»:

«Tu me donnes ce que tu veux, quand tu veux. C'est comme tu le sens...»



Six semaines s'étaient déjà passées depuis ce dernier entretien et il ne l'avait toujours pas récompensée. Il ne l'avait pas oubliée, non plus. Loin de là. Comme par un fait exprès, il ne cessait de la croiser dans les rues, qui promenait ses chiens. Il la dépassa même sur les berges du fleuve où il allait se balader à vélo le samedi. Elle portait toujours des ponchos impossibles en patchwork qu'elle devait coudre elle-même et des jeans très délavés. De dos, avec ses tresses noires et sa taille fine, elle pouvait passer pour une adolescente. De face, on lui donnait bien plus que son âge. Mais quel était-il, au fait?

A chaque nouvelle rencontre, il se sentait de plus en plus emprunté et retombait dans ses ruminations. La payer «comme il le sent», la belle affaire! Que pouvait-il bien sentir? Il avait failli l'interpeller à la première occasion pour la sommer de produire une facture. Mais il voyait d'ici sa réaction. Ce petit rire aigrelet et cette voix traînante: «Bé... J'en sais rien, moi. Je suis pas docteur...»

Il avait demandé à sa femme. Elle n'avait fait que lui embrouiller l'esprit. Selon elle, les guérisseurs ordinaires demandaient la moitié, en gros, de l'heure de psy. Mais les vrais guérisseurs, eux, ne demandaient rien. C'était d'ailleurs ce qui les distinguait des pseudos. On ne monnaie pas un don du ciel. N'empêche que tout le monde doit manger...

Sa chouette entrait de toute évidence dans cette catégorie-là. Elle ne se prenait pas trop au sérieux, n'attendait rien. Et surtout, elle l'avait aidé, indiscutablement. Après cette troisième séance, il avait repris sa vie comme si rien ne s'était passé. Mieux: comme s'il était revenu dix ans en arrière, avant que la gestion de centaines de carrières et de destinées humaines n'érode ses derniers restes de candeur. Il avait même dû rentrer à pas de loup dans sa propre existence, contrefaire le mélancolique pendant les premiers jours pour ne pas donner l'impression qu'il avait fait semblant tout ce temps...

Cela ne changeait rien au fond du problème. Que lui avait-elle fait, réellement? Elle ne l'avait même pas effleuré. Elle avait juste approché ses mains, quelques minutes, et bavardé un peu. Il n'y avait aucune école où l'on enseignait cela. Était-ce d'ailleurs vraiment elle qui avait agi? Ne s'était-il pas guéri lui-même, par autosuggestion? A supposer même qu'elle l'ait sauvé par une action décisive, quel prix devait-il fixer à sa propre vie?

Que donne-t-on au sauveteur qui vous a repêché d'un naufrage? Rien. Mais le sauveteur est formé et payé pour ça. Mauvais exemple.

Que donne-t-on au passant qui vous tire in extremis de votre voiture qui a pris feu? Rien. C'est la société qui le décore. Les actes d'héroïsme sont une affaire d'État. Mauvais exemple.

Le cardiologue qui vous remet en marche la pompe? Sa Porsche garée devant la clinique et la vulgarité de sa jeune épouse chaussée par Jimmy Choo mettent fin à toute discussion sur le sujet. Mais la guérisseuse qui vit on ne sait de quoi, dans une cabane dont les ouvriers portugais ne voudraient même pas? «A vot' bon cœur» n'a jamais constitué une base tarifaire. Surtout pas à une époque où la bonté du cœur passe pour une anomalie.

Il finit par la croiser une cinquième ou une sixième fois d'affilée, comme si une batterie de clones en poncho bariolé s'étaient passé le mot pour l'épier à chaque coin de rue. Elle lui adressa un sourire si franc qu'il s'aperçut pour la première fois des trous de sa denture. Sa quasi-absence de molaires lui donnait un rictus de jument. Il lui proposa sans façons de s'asseoir à une terrasse de café, non sans se retourner discrètement à droite et à gauche. On était au cœur du quartier des administrations. Il demanda un espresso. Elle se contenta d'un verre d'eau. Il alla droit au but.

— Ecoutez, Emilie... Je ne sais comment vous dire...

— Me dire quoi? Merci? Ben... tu dis: «Merci, Emilie».

— Non, ce n'est pas ça. Je... Je voudrais vous récompenser, mais je ne sais pas comment. Ce que vous avez fait pour moi n'a pas de prix.

— C'est déjà un bon début!

— De quoi?

— De calcul. Si ça n'a pas de prix, c'est qu'on ne paye pas.

— Mais si. Il faut bien que... Vous voulez dire: on ne paye pas en argent?

— Je t'ai rien demandé. Juste de me donner quelque chose, peut-être. Comme tu le sens, quoi.

Encore ce rire insupportable, entre le carillon et le hennissement...
Mon Dieu!

— Alors je ne sais pas... Je veux absolument marquer le coup. Je peux peut-être vous donner autre chose. Une part de mon temps, de mon énergie.

— Un peu des deux, peut-être?

Elle pouffa encore en posant sa main sur la sienne, comme pour le rassurer. Il regarda autour de lui encore une fois. Elle s'était déjà levée, tractée par ses deux chiens interrompus dans leur balade.

— Tu verras bien, lui lança-t-elle en repartant, avec son accent traîne-savates du terroir.



Lui faire don de son temps, de ses mains... Le lendemain, il eut l'idée qu'il pourrait peut-être l'aider à mettre de l'ordre dans son jardin envahi d'herbes. Elle pourrait même y cultiver quelques légumes. Ou alors, lui vernir les boiseries. Il s'y connaissait un peu, à cause du chalet. Il l'appela au téléphone, mais la voix synthétique lui annonça que ce numéro n'était pas valable. Il n'avait pourtant fait, lui semblait-il, que mémoriser le numéro auquel il l'avait déjà jointe. Comment était-ce possible?

Interloqué, il monta dans sa voiture et retourna dans cette zone semi-artisanale, semi-campagnarde où les immigrés du Sud bêchaient leurs champs de salades le samedi. La maisonnette se trouvait bien au bout d'une allée en cul-de-sac, mais elle semblait encore plus envahie de ronces et de lierres que dans son souvenir.

Lorsqu'il s'arrêta devant le petit portail, il resta interdit. Toute la cabane n'était qu'un dépôt de matériaux de construction, manifestement oubliés depuis des décennies. Une plaque indiquait: menuiserie Lucillet S. A. Il chercha l'entreprise à l'aide son smartphone et appela

aussitôt. On l'assura que cet entrepôt appartenait à la famille Lucillet depuis trois générations et qu'il n'avait jamais servi à autre chose depuis la création de la société anonyme.

Lui jouait-on un canular? Était-il en train de devenir fou? Il ne savait plus où la chercher. Sa femme ne la connaissait que par ses petits papiers distribués au marché. Elle ne parvint même pas à en retrouver un. Même son nom, elle n'en était pas sûre. Il finit par se résigner. Sans doute avait-il vécu un rêve éveillé, des mois durant. La magicienne n'avait été, vraisemblablement, que la personnification de ses propres ressources intérieures. Le cas aurait certainement passionné le Dr Trumeau, mais il ne lui en parlerait évidemment jamais.



Il ne repensa à la femme aux ponchos que des mois plus tard, alors qu'il avait presque oublié l'affaire. Il devait procéder ce jour-là à un licenciement particulièrement pénible. Un homme de cinquante-quatre ans, père de famille, récemment largué par sa femme de surcroît. Ce Meyringue passait pour notoirement dépressif, mais son licenciement était purement technique. De tous les EPT (équivalents plein-temps) qu'on pouvait sucrer dans le cadre des mesures d'économie, son poste de surveillant des serveurs informatiques désormais outsourcés dans le Cloud était le moins dommageable dans son département.

En apprenant la nouvelle, l'homme s'effondra en larmes devant lui, sur sa chaise. Il avait appris à rester impassible en de telles circonstances, mais cette fois il n'y tint plus. Il se leva, lui passa dans le dos, posa ses mains sur ses épaules. Le malheureux cessa de sangloter aussitôt, se redressa, le regarda éberlué. Il se sentit défaillir, dut se rasseoir à son tour sans détacher son regard de ses mains. Il avait ressenti une chaleur de fournaise au bout des doigts, suivie d'un froid tétanisant. En se levant pour le consoler — il s'en rendait compte après coup — il avait marmonné à part soi des paroles incompréhensibles venues il ne savait d'où.

Meyringue ne resta pas chômeur longtemps. Son ancien chef du personnel fit jouer tous ses contacts dans le privé pour le recaser. La rumeur de ses dons s'étendit bien au-delà de sa région, même s'il interdisait sévèrement à tous ses «patients» d'en parler. Ses guérisons ne lui rapportaient que des chocolats ou des bouteilles de vin, mais il ne refusa jamais son temps à personne.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Le «Gorki des Balkans»

ILS FURENT PLUSIEURS ÉCRIVAINS ROUMAINS, AU XXE SIÈCLE, À CHOISIR LA FRANCE ET LA LANGUE FRANÇAISE: EMIL CIORAN, EUGÈNE IONESCO, MIRCEA ÉLIADE, PANAIȚ ISTRATI. ENVERS CE DERNIER, LA FRANCE SE MONTRA PARTICULIÈREMENT INGRATE APRÈS LA PUBLICATION DU RÉCIT DE SON VOYAGE EN URSS, À LA FIN DES ANNÉES 1920.

Panaït Istrati est né en août 1884 dans un faubourg miséreux de Braïla, une ville portuaire danubienne dans l'est de la Roumanie qui, devenue le premier port de Roumanie, était relativement prospère à l'époque où naquit Istrati. Il est le fils d'un contrebandier grec qui sera tué par les garde-côtes alors que Panaït n'a que neuf mois, et d'une paysanne roumaine devenue blanchisseuse. Il vouera une véritable dévotion à cette mère qui durant trente ans lava les sous-vêtements des autres pour procurer un certain bien-être à son fils et ne se consacrer qu'à lui, quitte à refuser de se remarier, ce qui lui aurait pourtant assuré un peu de confort et une certaine sécurité.

Adolescent, Istrati lit. Beaucoup. Schopenhauer et Dostoïevski en particulier. La lecture et les pérégrinations sont ce qu'il affectionne le plus. Il passe d'un petit boulot à l'autre: domestique dans une taverne grecque, aide dans une pâtisserie, apprenti dans les ateliers des docks, garçon de courses... avant d'apprendre le métier de peintre en bâtiment. Il profite des moments perdus pour s'adonner à ses deux passions: la lecture et les échappées dans la campagne. À dix-huit ans, sans argent ni papiers, il part pour l'Égypte. De retour à Braïla, il s'engage dans l'activité syndicale du port et écrit ses premiers articles. Il effectue un premier voyage à Paris en 1913.

Atteint de tuberculose, dont il mourra en 1935, il se rend à Leysin, en Suisse. C'est là qu'il commence à apprendre le français. En Suisse, il trouve un emploi de peintre en bâtiment, puis d'ouvrier, ce qui lui permet de survivre. Un ami lui fait découvrir *Jean-Christophe*, de Romain Rolland[1], qui est un grand choc pour lui et certainement à l'origine de son désir de devenir écrivain. Il apprend la mort de sa mère alors qu'il est loin de Braïla. Puis il erre dans différents pays méditerranéens avant d'arriver à Paris en 1920: c'est le pays de Romain Rolland et, d'après Istrati, «[...] le seul pays qui vous permette de vous exprimer librement[2]. [...] Je me considère comme le fils spirituel de cette pensée

française dont j'ai le culte, depuis que je suis au monde, et je travaille de toutes mes forces pour aider à son triomphe.» Il écrit une lettre à Romain Rolland, que ce dernier ne recevra jamais car il a entre-temps déménagé.

Sauf que les forces lui manquent: sa tuberculose et sa misère le mènent au désespoir. Il part pour Nice où, aux premiers jours de 1921, il tente de se suicider. On trouve sur lui une nouvelle lettre adressée à Romain Rolland, qui cette fois arrivera à destination.: *«Vous pouvez me sauver, vous me sauverez»*, lui écrit-il. Rolland va lui répondre et dès lors engage Istrati à écrire. Ils seront amis. Et l'amitié est ce qui compte le plus pour Istrati: c'est l'amitié qui l'a surtout touché dans *Jean-Christophe*, et c'est l'amitié qui sera prépondérante dans son œuvre.

En 1922, Istrati envoie un manuscrit de quatre cent pages à Rolland, qui est enthousiaste mais suggère à Istrati de le découper en récits. Le premier, *Kyra Kyralina*, paraît en 1923 aux Éditions Rieder. Succès immédiat. Les suivants paraîtront au rythme d'un par an, toujours chez Rieder: *Oncle Anghel* en 1924, *Présentation des haïdoucs* en 1925 et *Domitza de Snagov* en 1926. Ces quatre livres forment un premier cycle, «Les récits d'Adrien Zograffi», qui est le double parfait de Panaït Istrati, mais qui n'apparaît d'abord que comme l'auditeur des histoires qui lui sont racontées. Alors que dans le second cycle, «La jeunesse d'Adrien Zograffi», composé lui aussi de quatre livres, c'est bien Adrien qui devient le protagoniste principal. Codine paraît en 1926 et Mikhaïl en 1927, l'année où Istrati entreprend son voyage en URSS qui marquera la grande rupture dans sa vie et son œuvre. Compagnon de route du Parti communiste, il effectue son premier voyage à Moscou et Kiev en octobre 1927, accompagné de son ami l'écrivain grec Nikos Kazantzákis[3], puis durant un an, entre avril 1928 et avril 1929. Il en revient totalement désillusionné, et sera le premier[4] à dénoncer le régime soviétique de façon aussi claire, dans un livre rageur qui paraît en 1929, *Vers L'autre flamme*, un véritable réquisitoire contre le régime stalinien. Il perd tous ses soutiens: c'est la rupture avec Romain Rolland, qui l'avait surnommé «le Gorki des Balkans», et la presse communiste, notamment *L'Humanité*, qui l'avait défendu et soutenu dès ses premiers livres, le traite désormais de vendu, de traître. Les intellectuels communistes, en particulier Henry Barbusse[5], déclenchent une violente campagne contre lui. Traité de «fasciste» par les communistes et de «cosmopolite» par les fascistes, affaibli, malade et solitaire, il se

retire à Bucarest où il meurt dans un sanatorium en 1935, après avoir séjourné au monastère de Neamtz, où il écrivit ses derniers livres.

Car ses livres continuent de paraître: d'abord, les deux derniers récits du second cycle «La jeunesse d'Adrien Zograffi», *Mes départs* (1929) et *Le pêcheur d'éponges* (1930), puis les quatre qui composent le troisième et dernier cycle, «Vie d'Adrien Zograffi»: *La maison Thüriger* (1933), *Le bureau de placement* (1933), *Méditerranée (Lever du soleil)* (1933) et *Méditerranée (Coucher du soleil)* (1935).

Il sera ensuite condamné à l'oubli. Ses livres, rapidement épuisés, ne seront réédités qu'à la fin des années 1960, chez Gallimard (en quatre volumes), sous l'impulsion de Roger Grenier, soutenu par Joseph Kessel et Eugène Ionesco. À nouveau épuisés, ses livres ne seront plus réédités avant les années 2000. En 2006, les Éditions Phébus ont eu l'heureuse idée de publier la majeure partie de son œuvre dans leur collection de poche «Libretto», en trois volumes. Dans une édition établie par l'écrivain Linda Lé, les deux premiers tomes comprennent les trois cycles d'Adrien Zograffi, le troisième regroupant différents autres textes, notamment *Vers l'autre flamme*.

Istrati est un conteur né, dans la veine d'un Jack Kerouac ou d'un Jack London. Ceux qu'il aime, ce sont les vagabonds, les miséreux les «haïdoucs», ces bandits de grand chemin vivant en bande, révoltés par l'oppression, qui volaient l'argent des seigneurs qu'ils égorgaient pour le donner au peuple, et étaient pourchassés et tués par la «podéra», des milices constituées de mercenaires. Ce qu'il aime, c'est l'amitié et la vérité. Ce qu'il refuse c'est l'injustice, quelle qu'elle soit. Un homme libre, qui écrivit quelques temps avant sa mort: «*Je ne crois plus à aucune idée, à aucun parti, à aucun homme [...] Je suis l'opposant éternel.*» Un homme auquel Claudio Magris, dans *Danube* (1986, «Folio», 2016), rendit ce bel hommage: «*Il est le poète de la promiscuité et de l'ambivalence de l'Orient, de ce désordre dont il semble attendre tout à la fois le salut et la violence; son anarchisme révolté fait de lui un frère des victimes et des vaincus.*»

~~~~~  
NOTES

1. Auquel nous consacrerons notre prochaine chronique. Par conséquent, je ne m'y attarde pas.
2. Les temps ont bien changé, n'est-ce pas?
3. Nikos Kazantzákis (1883–1957) est surtout connu pour *Alexis Zorba* (1946, Actes Sud, coll. «Babel», 2017), dont l'adaptation cinématographique, *Zorba le Grec*, réalisée par



Michael Cacoyannis en 1964, est un classique du cinéma, mais aussi de *La dernière tentation du Christ* (Éditions Cambourakis, 2016), qui fit déjà autant scandale à sa parution en 1954 qu'à la sortie de l'adaptation cinématographique éponyme qu'en fit Martin Scorsese, quelque trente-cinq ans plus tard.

4. Bien avant André Gide, dont le *Retour de l'U.R.S.S.* paraîtra en 1936 (Gallimard, 2009), l'année où il se rendit en Union soviétique.

5. Henri Barbusse (1873–1935), dont le roman *Le feu. Journal d'une escouade* («Le Livre de poche», 1997) ouvrage majeur sur la Première Guerre mondiale, avait obtenu le prix Goncourt en 1916.



**ANGLE MORT par Fernand Le Pic**

## Gaz-Trump Inc.

**UN JOUR PEUT-ÊTRE, LES CHERCHEURS EN SÉMANTIQUE TRUMPIENNE ARRIVERONT À LA CONCLUSION QUE L'ACTUEL PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS POUVAIT PARFAITEMENT AFFIRMER UNE CHOSE ET SON CONTRAIRE, SANS POUR AUTANT SE CONTREDIRE.**

C'est qu'il s'adressait simultanément à des publics différents qui avaient sagement appris à se cloisonner les uns et les autres au sein de leurs fameuses «bulles cognitives», ces paradis filtrants gracieusement fournis par les algorithmes des GAFAs. Trump aura compris que dans la bulle de ses électeurs, on est autant à l'affût de son prochain tacle que le sont les fans du Mondial 2018; que le jeu se joue autant à coups de pied dans les chevilles et de simagrées, que de dribbles et de balles en touche. L'important, c'est de bien faire monter la tension avant le prochain but autoproclamé. Et si d'aventure un arbitre de la presse ose lui mettre un carton jaune, le capitaine Trump aura tôt fait de lui flanquer un coup de tweet en pleine figure. Et comme on le sait, il a su imposer son style aux commentateurs de grands stades qui ne cessent de répéter: «avec lui, tout est possible».

### L'ART DU CONTRE-PIED

Côté bulle Deep-State, le locataire de la Maison-Blanche aura pu laisser courir la folle rumeur d'un retrait des États-Unis de l'OTAN. Puis il calma le jeu, évidemment, ravi de sa feinte: «j'aurais pu utiliser la menace (de quitter l'OTAN) mais cela n'a pas été nécessaire». Il lui aura suffi d'annoncer qu'il a réussi à faire payer aux Européens récalcitrants, Allemagne en tête, la facture en souffrance de leur protection militaire. Tout cela ne reflète en rien la réalité comptable de l'OTAN mais il s'attribue sans frais l'image d'une alliance dorénavant «très très puissante et très très forte», ce que son **Macron**<sup>®</sup> mignon lui confirme servilement: «L'OTAN sort beaucoup plus fort (sic)» de ce sommet 2018, lui renvoie-t-il en écho, façon Dupont & Dupond.

Côté bulle financière, un beau communiqué final de 25 pages attaquant la Russie au vitriol fera quant à lui remonter instantanément les indices boursiers tout en donnant également pleine satisfaction à la bulle polono-baltique. Et les 29 membres seront encore à l'unisson pour annoncer la création d'un nouvel état-major chargé de la guerre hybride, fake news

incluses: «Nous sommes confrontés à des menaces hybrides, prenant notamment la forme de campagnes de désinformation» rappelle le rapport final de ce 26e congrès du Parti de l'OTAN. Une confirmation supplémentaire de l'origine militaire de la loi française bientôt votée contre les fake news, après la loi allemande déjà en vigueur.

Tout cela n'empêchera pas Trump d'affirmer que **Poutine n'est qu'un competitor, et pas un ennemi**. «Compétiteur», un mot qui doit être pris au pied de la lettre, comme on le dirait d'un adversaire sportif, et qui vise à rassurer, quant à lui, la bulle souverainiste. La même qui se réjouit de voir Trump pousser le Royaume Uni à un total Brexit, après qu'il ait si crûment tancé Angela Merkel pour son laxisme migratoire.

### DERRIÈRE LE JEU DES MOTS, LES BUTS STRATÉGIQUES

Mais voilà bien comment l'usage d'une «communication à la bulle» transforme ses destinataires en autant de **Patrick McGoochan**, le héros «Numéro 6» de la prophétique série télé du «Prisonnier». Rattrapés par cette bulle que la série nomma si correctement «La Rôdeuse» (The Rover), les souverainistes qui ne gouttent point des questions budgétaires ni du cours du pied cube de gaz, oublieront un instant que l'enjeu du discours trumpien demeure foncièrement hégémonique. Davantage de contributions financières pour l'OTAN? C'est évidemment plus de ventes d'armements américains. Toujours plus de menaces russes agitées tous azimuts? C'est évidemment plus de justifications politiques pour augmenter ces mêmes dépenses. Un zeste de furie contre l'achat de gaz russe par l'Allemagne d'**Angela Merkel**? C'est évidemment bon pour affaiblir la position dominante de la Russie sur le marché gazier européen. Et tout ce qui déstabilisera le pouvoir de Mme Merkel sera bon pour l'America First, le temps de trouver à la Chancelière un remplaçant qui renoncera au gaz russe, au moins en partie.

C'est ainsi que le souverainisme est pris à contre-pied, lui aussi. Il soutiendra l'anti-Merkel au nom de la défense légitime des frontières, sans se demander, par exemple, quelle est la position d'un **Horst Seehofer** (le ministre allemand de l'intérieur) au regard du gaz russe. Certes, ce dernier se déclara favorable à la levée des sanctions en 2017, après avoir rendu visite à Vladimir Poutine en 2016 mais ce fut en qualité d'élus bavarois, centre névralgique de l'industrie automobile allemande qui souffre stupidement de telles sanctions sur son si beau marché russe.

Avant ces sanctions, Seehofer n'y allait pas de main morte dans

ses attaques contre le ministre des affaires étrangères **Frank-Walter Steinmeier**, qu'il accusait de nourrir trop de bons sentiments envers la Russie en 2014.

Un schéma très semblable se dessine dans l'assaut trumpien contre **Theresa May**. D'un côté il la menace de mettre en péril le projet d'accord commercial bilatéral transatlantique du fait qu'elle trahisse l'esprit du brexit, de l'autre, il fait des ronds de jambe à **Boris Johnson**: n'est-ce pas pour désigner ce dernier comme le futur locataire idéal du 10 Downing street? Or on se souvient que Johnson a été le plus violent accusateur public de la Russie dans l'affaire Skripal.

### LE THÉORÈME DE LA BULLE RÔDEUSE

On le voit, le souverainisme trumpien n'est nullement synonyme de pacification des relations avec la Russie, pas plus que l'usage intempestif de Tweeter ne révèle un quelconque syndrome schizophrénique dont Trump serait atteint, bien au contraire. Il a seulement compris, grâce à sa propre élection, le théorème médiatique de la bulle rôdeuse. Comme dans toute oligarchie qui se respecte, Trump est tout simplement en train de restructurer le Deep State à son avantage et sous nos yeux, mais certainement pas de l'affaiblir en tant que tel. En ce sens, il est fidèle à la raison d'être hégémonique de la fédération militaro-économique des États-Unis créée au XVIIIe siècle contre les empires espagnol, britannique et français, bref contre l'Europe. La guerre de l'énergie en demeure aujourd'hui le meilleur indicateur.

La belligérance de Trump envers l'Iran fait inexorablement grimper les cours du pétrole. Les efforts de l'OPEP, Russie comprise, pour augmenter la production, n'y changent pas grand-chose. Trump prend donc le risque d'agacer ses électeurs s'ils devaient sentir le surcoût à la pompe peser trop lourdement sur leur porte-monnaie au moment des élections américaines de mi-mandat, en novembre prochain.

Mais dans le même temps, le pétrole de schiste américain a considérablement réduit la dépendance des États-Unis au pétrole étranger. Alors qu'ils en importaient 13 millions de barils/jour en 2006, ils n'en importent plus que 5 à 6 millions en 2018, moitié moins.

Par ailleurs, le prix du gaz européen est indexé sur le prix du pétrole, ce qui signifie que le prix du gaz russe va aussi grimper, rendant le gaz naturel liquéfié (GNL), notamment américain, plus compétitif. On le dit peu, mais ce dernier est déjà en concurrence avec le gaz russe sur le

marché du sud-est asiatique, Chine comprise. La Russie a certes engagé des travaux pharaoniques et très coûteux pour acheminer son gaz vers la Chine, ce qui plombe son prix de vente sur un marché qui reste régional. Pour l'instant le GNL reste donc compétitif pour combler les appétits dévorants de Pékin. Sa provenance est principalement australienne mais les Américains s'y développent sans perdre de temps depuis que le canal de Panama a été élargi et permet le passage des méthaniers US. Enfin le gaz méditerranéen d'Israël mais surtout d'Égypte, depuis la découverte du gisement de Zohr en 2015, pourrait bientôt concurrencer la Russie sur le marché européen si proche.

### DES ÉQUILIBRES... VOLATILES

Tout cela est certes anticipé par le Kremlin, qui ne s'est pas impliqué dans la fake war de Syrie pour rien. Les entreprises russes sont présentes, comme **Soyuzneftegaz** qui s'est vue attribuer la prospection des eaux syriennes depuis 2013 ou **Novatek** associée aux prospections des eaux libanaises conjointement à **Total** et **Eni**. On sait néanmoins que, le Liban n'ayant pas reconnu l'Etat d'Israël, les deux voisins n'ont jamais pu négocier le tracé de leur frontière commune, en particulier maritime, avec à la clef des revendications hautement belligères de part et d'autre, dans une région contrôlée par le Hezbollah. Encore un indice du ceci qui explique cela.

D'ailleurs, pour organiser ce jeu complexe du chaos terrestre pendant qu'on s'affairait aux forages maritimes, l'administration Obama avait appointé le diplomate Israélo-américain **Amos Hochstein**, ancien lobbyiste de la compagnie texane **Noble Energy**, et promettant la paix gazière, tout en clamant sa militance antirusse. Aujourd'hui, c'est toujours Noble Energy qui exploite les gisements israéliens, y compris aux abords des frontières contestées libanaises. C'est également en marge de l'exploitation de ces gisements que la première base américaine sur le sol israélien a été inaugurée dans l'histoire de l'Etat hébreu. C'était en septembre 2017, sous pavillon Trump donc.

A l'heure où nous mettons sous presse, nul ne peut prédire ce que sera le contenu du sommet Poutine-Trump. Une chose est sûre, ce sera donnant-donnant, ou bien personne ne lâchera rien. Quant aux Européens qui somnolent encore dans l'ère Obama-Clinton, ils ont intérêt à se réveiller.

## TURBULENCES

### MEDIAS | Quand la RTS réécrit l'histoire ukrainienne

Le défenseur croate Domagoj Vida a été sanctionné par la FIFA pour sa provocation à la gloire de l'Ukraine après le match Croatie-Russie. Rendant compte de l'incident, la Radio-Télévision d'Etat suisse écrit:

"Gloire à l'Ukraine!" est un slogan du soulèvement pro-européen qui a conduit à la destitution du président ukrainien Viktor Ianoukovitch en 2014 et à une grave crise dans les relations entre les deux pays voisins.

L'affaire est ainsi réglée et la FIFA passe pour une vilaine mégère qui punit les victorieux européistes! En réalité, cette interprétation ne fait pas qu'illustrer l'inculture historique totale des journalistes «professionnels» et payés par le contribuable de la RTS. Elle dénote aussi un refus d'affronter la réalité contemporaine de l'Ukraine, où les idées, les slogans et les mouvements néonazis ont pignon sur rue.

Dire que «Gloire à l'Ukraine» est un slogan pro-européen, cela équivaut à soutenir que le salut nazi n'est jamais qu'un héritage de l'ancienne Rome. Ou alors, que le nazisme — ce qui est au fond vrai — était une idée de l'Europe.

L'histoire de ce slogan remonte à 1917 et non à 2014 comme tend à le croire la mémoire de batraciens des journalistes «professionnels» payés par le contribuable de la RTS. Et elle est uniquement et exclusivement associée, dans toutes les circonstances historiques — en particulier le [bandérisme](#) et la collaboration — au nationalisme ukrainien.

En réalité, la salutation «Gloire à l'Ukraine! Gloire aux héros!», accompagnée du salut romain (bras droit levé) a surtout été rodée par l'Organisation des nationalistes ukrainiens (OUN) sur le modèle de la salutation nazie des partis fascistes ou fascistants d'Allemagne (NSDAP d'Adolf Hitler), Italie (Parti national fasciste de Benito Mussolini) et Croatie (Oustachis d'Ante Pavelić)...

Cette mise en perspective éclairerait bien mieux la prise de position du footballeur croate que son adhésion hypothétique à des idées «pro-européennes». Mais il est vrai que de faire débiter l'histoire ukrainienne «racontable» en 2014 est un moyen commode d'escamoter toute une série de questions gênantes, dont celle-ci:

Si «Gloire à l'Ukraine» est à la fois le slogan de la révolution de l'«Euromaïdan» et celui des fascistes ukrainiens, cela suggère-t-il plutôt que les fascistes sont teintés d'euro-péanisme ou que l'Euromaïdan est teinté de fascisme?

**...et autres délectables déconstructions de la désinformation courante sur «log.anti-presse.net»...**



## Pain de méninges

### LA GRANDE MÉTAMORPHOSE

«Il m'arrive même de tenir pour un privilège d'avoir pu assister sur place à un changement de civilisation, même pays, même population, disons au passage de la France-République à la France-entreprise, d'une nation tribunitienne et méditerranéenne à une province transatlantique et semi-anglophone, des sociétés de pensée aux think tanks. Aucun citoyen de l'Antiquité n'a pu voir en direct la Rome du forum devenir celle des basiliques. Je fais simplement le constat d'une inaptitude personnelle à me rendre utile dans ce nouveau bocal. Avec le sentiment, comme vous dites, d'avoir sauté en une vie de l'adolescence à l'obsolescence sans passer par la maturité, un peu comme ces villes du Brésil décrites par Lévi-Strauss qui passaient directement de l'état de chantier à l'état de vestige.»

— Régis Debray